

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 4 (1958)

Artikel: Jean-Jacques Mercier-Marcel (1826-1903), Gustave Naville-Neher (1848-1929), René Thury (1860-1938), Maurice Guigoz (1868-1919)
Autor: Mestral, Aymon de
Kapitel: Maurice Guigoz (1868-1919)
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MAURICE GUIGOZ

1868—1919

Parmi les différentes figures de pionniers qui ont contribué à jeter les bases de la prospérité générale dont jouit notre pays, Maurice Guigoz occupe une place à part. Ce Valaisan imaginatif et entreprenant, établi en pays fribourgeois, où il a fait lever une industrie nouvelle, séduit d'emblée par la chaleur communicative de sa personnalité. Moins technicien que commerçant, cet industriel avait le don d'attirer les affaires et d'inspirer confiance. Sans être ce que l'on appelle un inventeur au sens propre du terme, il a eu le mérite et l'intelligence de choisir et de perfectionner un produit, le lait en poudre sucré, qui a fait le tour du monde.

Issu d'une race de montagnards-artisans, courageux et pratiques, sans autre préparation que l'école primaire, ce Bagnard représente par son sens de l'avenir et son énergie créatrice l'éveil du Valais séculaire en face de l'industrie moderne, qui révolutionne ses plus hautes vallées, ainsi que ses plaines fertiles au visage déjà provençal.

Jusqu'il y a peu de temps encore, les Guigoz, dont le nom de famille a d'ailleurs varié au cours des siècles et se retrouve en divers endroits du Valais et des contrées avoisinantes, ont mené l'existence besogneuse et rude des Bagnards, comme les habitants de la Vallée de Bagnes s'appellent eux-mêmes, avec une pointe de défi. Suivant le rythme des saisons et les maigres ressources naturelles de ce pays fermé, ils cultivaient leurs champs autour du village, gagnaient en mai/juin les mayens situés à mi-hauteur de la montagne, en attendant de monter avec le bétail à l'alpage, où ils passaient l'été et redescendaient à l'automne dans la Vallée du Rhône, pour les vendanges, du côté de Fully, avant l'arrivée du grand silence de l'hiver à la montagne.

Cette vie nomade et communautaire, souvent troublée par des procès ou des luttes politiques, a formé des caractères indépendants et frondeurs. Elle explique dans une certaine mesure, avec la pauvreté du sol et le désir

d'évasion, le mouvement d'émigration individuelle que l'on a observé de tout temps chez les Bagnards. Soit dit en passant, les habitants de la vallée ont fourni au Valais un fort contingent d'instituteurs et de notaires.

En vrais Bagnards, les Guigoz forment une famille riche en contrastes. Un certain Pierre Guigoz, maître maçon de son état, a construit en 1520 l'église paroissiale du Châble, dont le clocher polygonal en pierre domine la vallée. Mais l'esprit familial est très marqué chez les Guigoz.

C'est là-haut, en amont du Châble, que Maurice Guigoz a vu le jour, le 3 juillet 1868, dans le hameau de *Champsec*, au nom symbolique et expressif. Il a partagé les travaux et les jeux de ses petits camarades dans le pittoresque dédale des mazots gris, noirs ou bruns et des granges sur-élevées. Ces chalets se serrent entre eux au soleil, parmi les maigres vergers, au bord de la Dranse. Les eaux rapides du torrent emportent au loin l'image des champs de seigle et des prés étagés aux flancs des montagnes qui ferment l'horizon.

Quel avenir attendait le jeune montagnard éveillé et dégourdi, dont le père, enlevé de bonne heure à l'affection des siens, avait exercé dans la contrée ses dons innés de vétérinaire? Serait-il agriculteur comme son frère aîné Benjamin? Ou caressait-il, peut-être, comme d'autres Bagnards, le secret espoir d'apprendre un métier artisanal et de voir du pays? Tant qu'il était à l'école, qu'il a fréquentée jusqu'à l'âge de 15 ans et dont il a tiré un parti remarquable, il ne s'en est ouvert à personne, pas même à ses sœurs Euphrosine, Honorine et Adèle. Mais un jour qu'il traversait le hameau, en tirant sur le licol de sa chèvre préférée, un mot révélateur lui échappe. Ayant invité deux fillettes à monter en croupe de l'animal, il déclare à l'une d'elles, pour vaincre ses hésitations: «Tu sais, quand je serai horloger, je te donnerai une montre!» Voilà le grand mot lâché. Mais soudain, le futur horloger pâlit, car sa chèvre venait de s'effondrer en râlant à ses pieds, les reins cassés par le poids des fillettes, qui s'enfuient avec épouvante.

A peine sorti de l'école primaire, le jeune orphelin de père et de mère informe son frère de sa résolution. L'aîné refuse net: «Tu seras paysan, comme nous autres!» Sans se laisser intimider par cette opposition, le cadet tient bon et finit par obtenir la réunion d'un conseil de famille, au cours duquel un vieil oncle soutient son neveu. L'autorisation est accordée à Maurice de faire un apprentissage d'horlogerie, à la condition qu'il trouve par lui-même un patron disposé à l'accepter comme apprenti.

A force de démarches, notre Bagnard déniché son futur patron horloger à *Donneloye*, un village du Gros de Vaud, proche de la Mentue, qui se jette dans le lac de Neuchâtel, près d'Yvonand. Deux ou trois ans se passent. Le patron s'intéresse à cet apprenti valaisan, éveillé et tenace. Une fois son stage terminé, Maurice Guigoz s'apprête à regagner la Vallée de Bagnes pour y ouvrir une boutique d'horlogerie au Châble. Comme le jeune homme était alors à peu près sans ressources personnelles, son patron lui remet un choix de montres à vendre, en lui disant: « Tu me rembourseras quand tu pourras! » Il n'aurait pas demandé mieux, paraît-il, que de lui donner également sa fille en mariage. Mais Guigoz, trop jeune encore pour songer à se mettre en ménage, préférerait les Valaisannes. La route de l'avenir s'ouvrait devant lui. Il avait hâte de s'y aventurer.

Le voilà donc installé pour un temps au *Châble*, où il s'ingénie à vendre et réparer des montres, un article encore peu connu et rarement demandé dans la vallée de Bagnes, car la marche du soleil et les sonneries de cloches suffisaient à régler le cours des travaux agricoles et ménagers. Lors de ses allées et venues dans ce coin de pays perdu, Maurice Guigoz se rend bientôt compte que son champ d'activité y est limité et trop peu rémunérateur pour nourrir son homme.

*

Pour la seconde fois, il quitte la vallée natale et va s'établir à *Monthey*, au débouché de la vallée de la Vièze, sur la rive gauche du Rhône, à peu près en face de Bex. Cette petite ville valaisanne d'aspect méridional compte quelques belles demeures ombragées de châtaigniers; elle a vu naître et se succéder une série d'industries régionales, comme celles du verre, du sucre et du ciment. Guigoz y crée une modeste fabrique de pendules, dont le cadran blanc émaillé porte son nom en lettres noires: « Maurice Guigoz à Monthey ». Après avoir installé et formé deux ou trois ouvriers horlogers, il reprend le large. Au mouvement lent du balancier dans son étroite gaine en bois, il préfère de beaucoup l'animation des routes, le hasard des rencontres. Il aime surtout à visiter les foires, durant lesquelles il s'installe, suivant la coutume, devant une table dans un bistrot, en attendant les clients; ceux-ci prennent plaisir à le consulter et à s'entretenir avec ce commerçant, qui n'a pas de peine à obtenir des commandes.

Maurice Guigoz n'avait que 21 ans lorsqu'il épouse, en 1889, *M^{lle} Marie Morend*. Une femme de tête, aussi entreprenante et débrouillarde que son

mari. Ces Morend étaient également originaires de la vallée de Bagnes, où leurs tombes familiales s'élèvent parmi celles des notables du Châble. Le jeune couple fait l'acquisition de l'hôtel du Grand-Combin, à *Fionnay*, que Madame Guigoz ne tarde pas à diriger, de main de maître; elle assied la réputation de cette maison de premier ordre, en s'assurant les services d'un chef de cuisine français.

La beauté du pays, la chute d'une cascade artificielle de 300 m de haut et le charme du lac, également artificiel, donnaient à cette station de montagne, lancée vers 1890, de sérieux atouts. Hélas, tout ce décor a presque entièrement disparu aujourd'hui, depuis l'entrée en scène du barrage du Mauvoisin, en amont de la vallée! Non contente de diriger l'hôtel du Grand-Combin en été, Madame Guigoz y ajoute bientôt la direction de l'Hôtel des Crêtes, à *Clarens*, pendant l'hiver. C'est là que l'écrivain et penseur genevois Henri-Frédéric Amiel avait consacré, trente ans plus tôt, quelques-unes des pages les plus pénétrantes et subtiles de son «Journal intime» à la baie de Clarens.

Toujours est-il que Maurice Guigoz demeure douze ou treize ans à Monthey. Il y circule sur la première bicyclette qui ait fait son apparition au Valais, car il est possédé par le démon de la nouveauté.

*

Mais il était écrit que Guigoz ne se fixerait nulle part définitivement avant d'avoir découvert et mis au point l'invention, à laquelle son nom est resté attaché. De Monthey, il émigre à *Montreux*. La beauté du paysage et la douceur du climat l'enchantent. Il était de ces hommes actifs et expérimentés auxquels les affaires s'offrent pour ainsi dire toutes seules, comme la limaille de fer à l'aimant. C'est ainsi que de nouveaux articles viennent prendre place dans le magasin qu'il ouvre à Montreux: notamment un modèle de machine à coudre, qu'il baptise «La Silencieuse», ainsi qu'une nouvelle marque de bicyclette qu'il lance sous le nom de «La Perfectionnée». En revanche, il se montre plus réservé à l'égard d'une autre proposition: celle d'un café décaféiné. Jugeant qu'un produit aussi nouveau et peu connu du public exigerait un effort publicitaire trop onéreux pour lui, il laisse finalement tomber cette affaire. Par ailleurs, il trouve encore moyen de s'intéresser à la question de l'essence, dont il cherche à réduire le poids. «Il y a une force là-dedans, disait-il. Cela ne peut pas ne pas être



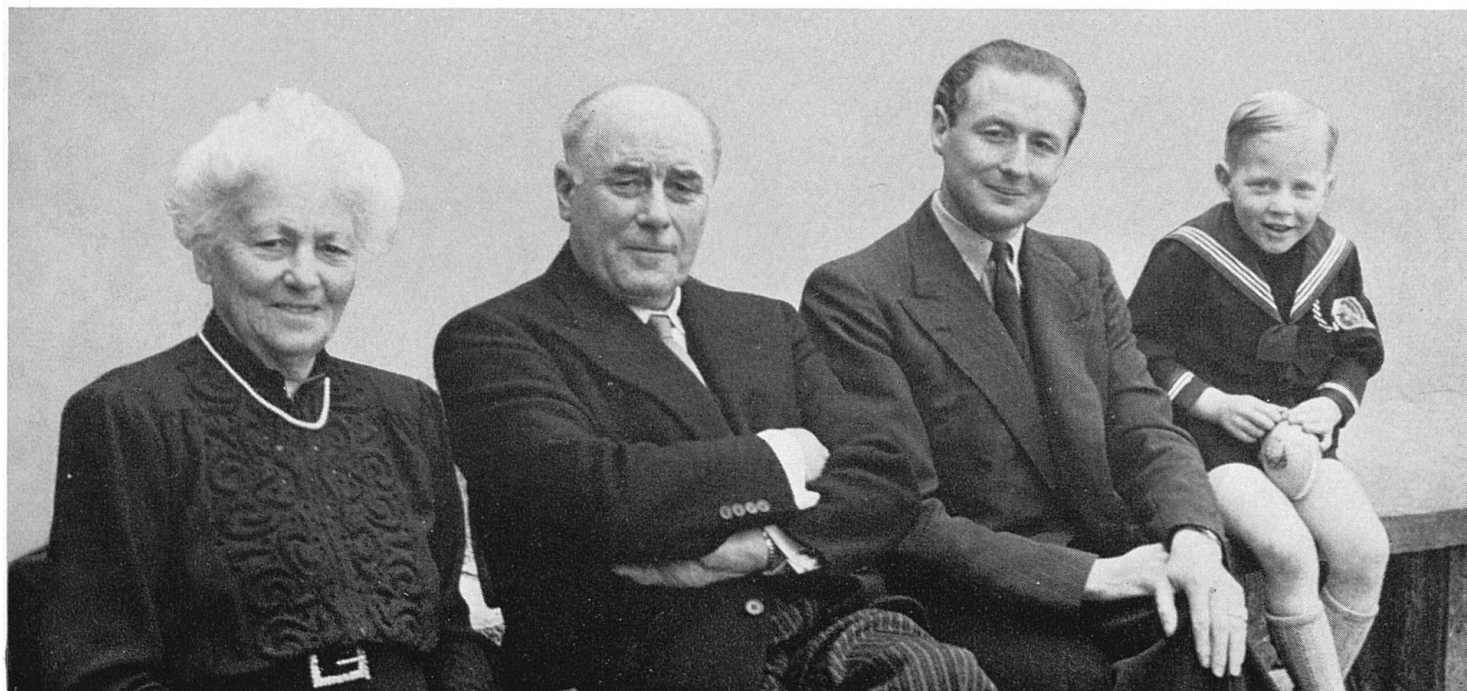
M^r Guigoz

Maurice Guigoz
1868—1919



Maurice Guigoz, devant son magasin de Monthey, au temps où l'usage de la bicyclette était encore exceptionnel...

Quatre générations: M^{me} Maurice Guigoz, veuve du fondateur; M. Louis Guigoz, son fils, actuellement administrateur-délégué; M. Maurice Guigoz, petit-fils de celui dont il porte le nom, aujourd'hui directeur général de l'entreprise, et son neveu Louly Guigoz, aîné de la quatrième génération — photographiés en 1947 lors d'une fête de famille





L'usine de Vuadens, peu après sa construction en 1915

L'hôtel du Grand-Combin, à Fionnay (Valais), que dirigea durant quarante ans Madame Maurice Guigoz





La première affiche recommandant l'usage du lait Guigoz pour les enfants

une bonne affaire!» Les essais se faisaient à Lausanne, avec une motocyclette, qui partait de la gare pour aller à la Caserne de la Pontaise, en roulant aussi vite que possible. Malheureusement, cette opération se traduisait, en se renouvelant, par une série de contraventions; il fallut arrêter bientôt ces recherches, faute de fonds.

C'est à peu près à la même époque que l'on offre à Maurice Guigoz de reprendre une fabrique de produits lactés à *Châtel-St-Denis* sur Vevey. A en juger par l'en-tête du papier commercial de l'entreprise, il paraissait s'agir là d'une usine très moderne, dont les bâtiments s'allongeaient sous le regard des Alpes fribourgeoises, le long d'une chaussée sillonnée de tramways. Cette vignette faisait sans doute honneur à l'imagination de l'artiste; mais elle ne présentait qu'un rapport très lointain avec la réalité. En fait, la «Fabrique suisse de produits au lait des Alpes fribourgeoises (Gruyère et Veveyse)» ne possédait qu'un très modeste local installé à Châtel-St-Denis, dans l'enceinte d'une scierie!

Sans entrer ici dans le détail de cette affaire, il suffira, pensons-nous, de rappeler ce qui suit: le procédé spécial de fabrication de produits lactés inventé par un ingénieur belge, M. Maurice Denayer, à Bruxelles, sur la base d'un brevet déposé en 1899 en Suisse, avait passé, deux ans plus tard, entre les mains d'un industriel de Nimègue, M. Wilhelm Hildesheim, qui le revend, en 1904, à un homme d'affaires fribourgeois; celui-ci possédait une scierie à Châtel-St-Denis. En octobre 1904, une société en nom collectif, dont le siège est fixé à Châtel-St-Denis, est constituée pour fabriquer du lait en poudre selon le procédé Denayer.

L'idée du lait en poudre était alors dans l'air. Plusieurs spécialistes étrangers s'étaient déjà attaqués à ce nouvel article, mais sans arriver à résoudre les différents éléments du problème. En Suisse même, deux fabriques, la «Swiss Dry Milk Co.», lancée avec des capitaux anglais à Glockenthal, près de Thoune, ainsi que l'ancienne fabrique de chocolat au lait Klaus à Morteaux/Le Locle, pour ses propres besoins, s'étaient engagées dans cette voie nouvelle et difficile, en 1904 également. La Société de Châtel-St-Denis avait réussi à fabriquer du lait en poudre sucré, en partant du procédé Denayer, qui était antérieur aux autres procédés de dessiccation employés à cette époque (dessiccation sur cylindres et dessiccation Spray, par vaporisation); mais le produit ainsi obtenu se conservait mal.

Si attiré qu'il fût par la nouveauté, Maurice Guigoz hésitait à accepter cette proposition. Il avait beau se dire que le lait en poudre sucré mar-

quait un progrès sur le lait condensé et constituait un pas de plus vers l'avenir; les conditions dans lesquelles cette affaire se présentait n'étaient guère encourageantes. En fait, la Société de Châtel-St-Denis végétait, car elle n'arrivait pas à fabriquer son lait en poudre sur une base scientifique et industrielle satisfaisante. Par ailleurs, les chances de succès paraissaient plutôt minces pour un ancien horloger, plus commerçant que technicien et dont les moyens financiers auraient été problématiques sans la possibilité de prendre des hypothèques sur l'hôtel de Fionnay. Mais les difficultés, loin de l'arrêter, stimulaient son énergie et aiguisaient son esprit d'invention. Son optimisme commercial et la foi dans sa bonne étoile devaient finalement l'emporter.

*

Au mois d'avril 1908, Guigoz se décide à racheter l'affaire de Châtel-St-Denis et reprend le chimiste de l'entreprise par dessus le marché; mais il ne tarde pas à renoncer aux services de ce spécialiste, en se rendant compte qu'il n'y avait pas grand chose à en tirer. La raison sociale de la nouvelle société est « *Fabrique suisse de Produits au lait, Châtel-St-Denis* ». Comme marque du produit, Guigoz conserve le nom de « *Crémo, lait suisse en Poudre* ». Par suite toutefois de l'opposition d'un ressortissant hellénique, la marque Crémo sera abandonnée et remplacée, sept ans plus tard, peu après la constitution de l'entreprise en société anonyme (décembre 1914), par celle de « *Lait Guigoz* », qui avait l'avantage d'associer le nom de famille du fondateur à celui de son produit. Fait à noter, la marque de fabrique était le « toupin », c'est-à-dire la cloche de vache fribourgeoise, qui a été récemment stylisée.

Sitôt entré en possession de la fabrique à Châtel-St-Denis, Maurice Guigoz reprend à fond l'étude du problème de la fabrication du lait en poudre, car plusieurs points, essentiels, de la question n'avaient pas encore été tirés au clair. Il s'agissait d'une part de fabriquer le produit en quantités industrielles et d'autre part de déterminer les répercussions que la dessiccation exerçait sur l'équilibre, la valeur alimentaire et les éléments vivants du lait. Le grand mérite de Guigoz fut d'arriver à résoudre le problème dans son ensemble, en tenant compte de ses deux aspects fondamentaux, et de mettre au point un procédé auquel son nom demeure attaché. Alors qu'avant lui les différents brevets utilisés exigeaient tous l'emploi de tem-

pératures égales ou supérieures à 100 degrés, il est parvenu à fabriquer le lait en poudre en quantités industrielles, sans dépasser une température de 50°. Ce procédé assurait au lait des qualités physique et biologiques, qui détermineront son succès dans l'alimentation des nourrissons les plus délicats. Par là, il a prouvé qu'il avait l'*âme* et l'*éttoffe* d'un véritable *pionnier*, dont l'œuvre exercera une influence manifeste sur la médecine des enfants.

Lorsque l'on connaît les conditions primitives dans lesquelles Maurice Guigoz devait travailler avec une installation rudimentaire, sans aucune documentation sérieuse à sa disposition, on demeure confondu par les résultats obtenus, d'autant plus qu'il ne possédait pas d'autre préparation intellectuelle que l'instruction reçue à l'école primaire du Châble au Valais. Dans sa petite fabrique de Châtel-St-Denis, il était seul sur la brèche, avec deux ouvriers seulement pour commencer, ainsi que son fils *Louis*, le futur administrateur-délégué de la Société Guigoz à Vuadens, alors âgé de 18 ans. Son père l'avait rappelé d'Angleterre, où le jeune homme, bien préparé à l'Institut Schmidt à St-Gall, était en train de faire ses premières armes dans la vie pratique. A cet égard, il allait être servi, car tout était à faire à Châtel-St-Denis, tant pour organiser l'achat du lait dans la contrée que pour vendre le lait en poudre et les sous-produits de la fabrication (beurre, fromage).

Ce fut une chance pour les Guigoz que leur entreprise ait pu poursuivre ses efforts en silence et s'organiser tranquillement, en s'assurant ainsi une avance de plusieurs années.

*

Au cours de ses déplacements, au près et au loin, Maurice Guigoz a noué de précieuses relations et de solides amitiés. C'est ainsi, par exemple, qu'il a vu s'ouvrir au Mont-Pélerin, sur Vevey, les premières portes du royaume de la diététique. Le docteur Zbinden a été le premier médecin à utiliser le lait en poudre pour réalimenter les grands nerveux atteints d'insomnie qu'il traitait dans sa clinique. L'un d'eux, un ancien conseiller d'Etat genevois, depuis longtemps malade de l'estomac, fut si enchanté des résultats de sa cure qu'il proposa de mettre Guigoz en rapport avec un homme d'affaires de Genève, appelé plus tard à présider la fabrique de produits lactés à Vuadens. En 1909, un des assistants du docteur Zbinden, le Dr Przywiei-

czerski, publiait à Lausanne la première thèse universitaire consacrée à l'emploi du lait en poudre dans le traitement des gastro-entérites muco-membraneuses.

Malgré ces premiers succès d'estime récoltés en matière diététique, Maurice Guigoz avait besoin, pour tourner, d'autres débouchés encore, plus rémunérateurs. Sa première place d'exportation fut Tanger, dans la zone espagnole du Maroc, où le lait Guigoz, expédié en poudre dans des fûts, était «reconstitué» à l'eau d'Evian. En 1913, ces produits prennent le chemin des Indes anglaises. Toujours ingénieux et pratique, le chef de la jeune entreprise avait imaginé une nouvelle méthode d'emballage des boîtes sous vide pour les conserves de lait. Sans être encore très substantiels, les premiers bénéfices de la fabrique de Châtel-St-Denis paraissent avoir été suffisants tout au moins pour tourner le cap des premières années, moyennant, il est vrai, des économies draconiennes dans tous les domaines, au point que le fils du patron montait alors chaque jour à bicyclette de Montreux à Châtel-St-Denis pour éviter les frais d'un abonnement de chemin de fer, sans redouter une différence d'altitude de plus de 410 mètres!

En lui-même, le choix de Châtel-St-Denis était avantageux. Ce bassin de ravitaillement en lait était relié, depuis 1905, par chemin de fer, avec les centres hôteliers de Vevey/Montreux et de Lausanne. Les autorités et la population locales regardaient d'un œil favorable l'établissement d'une industrie nouvelle dans leur contrée, mettant même un nouveau terrain à la disposition de l'entreprise. Mais Maurice Guigoz, qui voyait courir le vent, s'était rendu compte qu'en restant à Châtel-St-Denis, il était en compétition, pour l'approvisionnement en lait frais, avec une concurrente, qu'il convenait de ménager. Aussi prend-il la décision, malgré la consternation des habitants, de changer de terrain.

*

Son idée était d'aller s'établir en Gruyère, cette région réputée pour la qualité de son lait. Guigoz s'en va frapper à la porte du village de *Vuadens*, qui s'allonge nonchalamment sur le Plateau en contemplant la fresque des Alpes fribourgeoises. Le cadre est idéal. Les possibilités de ravitaillement en lait frais s'y présentent dans de bonnes conditions. En

raison peut-être de la proximité de Bulle, le chef-lieu économique du pays gruyérien, les autorités de Vuadens se montrent compréhensives et accueillantes. Leur réponse est affirmative. Certes, il y avait bien quelques ombres au tableau; mais le soleil lui-même a des taches! Le village de Vuadens possède deux gares, Vuadens-Nord et Vuadens-Sud, ainsi que deux lignes de chemin de fer. Les transbordements entre la ligne à voie normale et la ligne à voie étroite, aujourd'hui réunies sous la direction de l'Etat, présentaient certaines complications. Mais Guigoz ne se laisse pas arrêter pour si peu. Il achète sans hésiter le terrain mis à sa disposition pour la future fabrique de lait en poudre, en bordure de l'une des deux lignes de chemin de fer.

Le moment était venu pour lui d'agrandir son entreprise et de se procurer de nouvelles ressources financières. Bien qu'il fût alors moins facile qu'aujourd'hui de constituer une société anonyme, d'autant plus que la première guerre mondiale avait déjà éclaté, la nouvelle société est créée, le 10 décembre 1914, à Genève, sous la raison sociale «*Fabrique suisse des produits au lait Guigoz S.A. Vuadens*». Le conseil d'administration comprenait un arbitre de commerce (M. Charles Guerchet, président) et un comptable (M. Henri Badel) genevois, un ingénieur vaudois (M. J.-E. Kiefer), un juge neuchâtelois (M. Ed. Berthoud), ainsi qu'un industriel valaisan établi en pays fribourgeois (Maurice Guigoz, administrateur-délégué). Impossible de faire mieux au point de vue de la représentation des différentes régions de la Suisse romande.

Les débuts de la fabrique furent difficiles, et cela pour trois raisons: l'insuffisance des moyens financiers tout d'abord ne permettait pas de faire un effort publicitaire assez efficace pour lancer comme il aurait fallu le lait en poudre Guigoz, qui se vendait en gros, à côté de certains produits accessoires; en outre, le fait que pendant les années de guerre la matière première, c'est-à-dire le lait frais, se faisait rare; par ailleurs, le contingent accordé à la nouvelle venue était faible. Mais Guigoz se démène. Comme les producteurs de lait n'étaient pas encore bien organisés, il parvient à acheter certaines laiteries villageoises.

Une autre innovation, personnelle, de Maurice Guigoz, c'est la construction, unique en son genre, d'une porcherie à deux étages à Vuadens, pour doubler le nombre des pensionnaires et des consommateurs des déchets de la fabrique. Il mène rondement son monde et ses affaires, car en ce temps-là, où les ouvriers étaient en général payés assez modestement, le

patron devait être capable de s'imposer par son ascendant personnel et ses connaissances professionnelles.

*

Comme les pères de famille de sa génération, Maurice Guigoz était très strict en matière d'éducation. Un ordre donné devait être respecté et il ne manquait pas d'en contrôler l'exécution. Un jour qu'il avait autorisé son fils à prendre part à une petite fête avec quelques-uns de ses condisciples, il lui dit : « Tu rentreras à onze heures au plus tard. » — « Oui Papa, c'est entendu. » Malheureusement, la soirée est si gaie que le jeune Guigoz ne s'aperçoit pas de la fuite du temps. Sur le chemin du retour, il prévoit, mais un peu tard, le genre d'accueil qu'il va recevoir. Soudain, une idée folle traverse l'esprit de l'adolescent : pourquoi ne pas retarder un peu les aiguilles de sa montre ! Rasséréné par cette inspiration, qu'il met aussitôt à exécution, il allonge le pas et rentre gaillardement chez lui. Arrivé à la maison, où son père l'attendait, le jeune homme tire sa montre de sa poche et la présente pour tenter de se disculper. Sans être dupe de ce truc, Maurice Guigoz transperce son fils du regard et se contente de lui dire : « C'est très facile de tourner les aiguilles en arrière ! » Pas un mot de plus. La leçon avait porté.

Sans avoir lu « L'art d'être grand-père » de Victor Hugo, car ses affaires lui laissent peu de loisir pour la lecture, Maurice Guigoz, devenu grand-père, commence à trouver grand plaisir à jouer avec ses petits-enfants et il ne craint pas de les gâter, contrairement à tous ses anciens principes. Un jour que son fils était en train de l'observer pendant un de ces moments de tendresse grand-paternelle, Maurice Guigoz, devinant ce qui se passait dans l'esprit de son fils, s'écria avec un accent de spontanéité désarmante : « Que veux-tu, mon cher. Autrefois, j'ai été très sévère avec toi, parce que j'avais la responsabilité de ton éducation. Aujourd'hui, la situation a changé. Si je me montre parfois trop indulgent envers mes petits-enfants, c'est toi qui portes maintenant la responsabilité de leur éducation. A toi d'agir en conséquence ! »

Peu après la fin de la première guerre mondiale, les conditions du marché se renversent. Au lieu d'une pénurie, on assiste bientôt à une pléthore de lait. Comme les autres fabriques suisses, l'usine de Vuadens se trouve aux prises avec de sérieuses difficultés d'écoulement de ses produits, sans

parler de la chute des changes, dans les pays limitrophes en particulier. Sans hésiter, le chef de la maison reprend la route. Avec son atavisme de nomade, sa nature expansive et sociable, il est là en plein dans son élément. Il voyage, il bataille, il convainc. Constamment en route, en France, en Italie, en Allemagne, sans négliger pour autant notre pays, il a traversé des moments extrêmement difficiles; durant quelque temps, il a même dû consentir à ne plus travailler que trois jours par semaine. Mais il a tenu bon. On a beau toutefois être de souche montagnarde, les forces humaines ont des limites. Depuis quelque temps déjà, Guigoz était sujet à des crises d'asthme, qui allaient en s'aggravant. Il n'en a cure, car il est actif et courageux. Soudain, par suite peut-être d'un coup de froid attrapé en voyage, dans un wagon mal chauffé, il est emporté en plein élan d'activité, le 12 décembre 1919, à l'âge de 52 ans, l'âge critique des managers.

La mort subite du fondateur de l'entreprise fut un coup dur pour la fabrique Guigoz à Vuadens, avec laquelle il s'était pleinement identifié. Sa disparition soulignait l'importance du rôle qu'il avait joué. Là où d'autres, des spécialistes, infiniment mieux préparés que lui, avaient échoué, il avait réussi à faire la trouée et tiré de rien une industrie viable. Malgré les difficultés qu'il n'a cessé de rencontrer, il n'a jamais douté de la valeur de son produit, ni de l'avenir de son entreprise. L'expérience devait justifier et consacrer la sûreté de son coup d'œil.

Un vieux proverbe valaisan déclare: «Quand la maison est prête, la mort peut entrer.» De même, pour Maurice Guigoz, la maison qu'il avait créée et édifiée était prête; la mort pouvait venir. D'autres que lui allaient poursuivre et développer l'œuvre qu'il avait commencée. La destinée intense et brève de ce pionnier, courageux et clairvoyant, était accomplie. Sa femme, d'une année plus âgée, lui a survécu vaillamment jusqu'en 1952, au milieu des siens.

Si la transition s'est effectuée sans heurt, ni solution de continuité entre le fondateur de l'entreprise et celui que l'on peut considérer en quelque sorte comme le co-fondateur — car Louis Guigoz y est entré à l'âge de 18 ans déjà — c'est que le défunt avait su créer entre ses collaborateurs et lui un climat de confiance, de collaboration et d'initiative. A une époque où la plupart des industriels suisses étaient encore assez réticents dans ce domaine, Maurice Guigoz a fondé, en 1918, une Caisse de retraite en faveur du personnel de la fabrique, dont la Maison supportait toutes les

prestations, sans opérer aucune retenue sur le salaire et le traitement des ouvriers et des employés.

Au cours de sa carrière, Guigoz s'est révélé un entraîneur de premier ordre, vis-à-vis de son fils en particulier. Entre ces deux hommes, il existait une profonde communion d'idées et de sentiments. Un jour que Louis Guigoz, tout frais émoulu de son institut commercial de St. Gall, avait exprimé le désir, à Châtel-St-Denis, de faire une tournée en Suisse pour y vendre des fromages, le père n'y fit aucune objection. « Tu as une idée, dit-il; c'est bien. Fais tes expériences. » En passant, il lui demande seulement s'il avait déjà fixé son plan de voyage et l'horaire de ses déplacements, ainsi que ses moyens de locomotion. « Ah, non. Je n'y avais pas encore pensé. — Prépare-toi, car je ne pense pas que tu puisses transporter tes fromages avec toi en train! » Il n'en fallut pas davantage pour stimuler l'esprit d'organisation du commerçant en herbe, qui rentra de son premier voyage d'affaires en ayant réussi à couvrir tout juste ses très modestes frais! Cette leçon valait certes un fromage.

Deux ans après la mort de son père, au plus fort de la crise, en 1921, Louis Guigoz sauvera l'entreprise en lui imprimant une orientation nouvelle, qui sera décisive pour son succès international: la diététique infantile. Mais il fallait auparavant convaincre le corps médical dans plusieurs pays d'Europe, et ce n'était pas facile, alors qu'à peu près tous les praticiens, en Suisse comme en France, haussaient les épaules quand on leur parlait d'alimenter les nourrissons au lait en poudre: « Si c'était si bon que cela, d'autres que vous en fabriqueraient! » Une large publicité eût été indispensable, mais les moyens manquaient pour faire la dixième ou la centième partie de l'effort nécessaire. Le départ aura lieu quand même, grâce à quelques professeurs éminents, qui voulurent bien essayer le produit, et lui ouvrir ainsi un de ses plus grands débouchés.

D'autres portes, d'autres pays s'ouvriront peu à peu: la Belgique, l'Italie, l'Afrique du Nord, l'Egypte, le Mexique, le Brésil, en attendant l'expansion organisée à l'échelle mondiale.

Cinquante ans se sont écoulés aujourd'hui depuis l'installation de la petite usine Guigoz à Châtel-St-Denis, au mois d'avril 1908. Bien des choses ont changé entre-temps. La direction de l'affaire se trouve déjà entre les mains de la troisième génération des Guigoz, alors que M. Louis Guigoz a remplacé son père, depuis bientôt quarante ans, dans les fonctions d'administrateur-délégué. La fabrique de Vuadens est devenue le centre

administratif et le laboratoire de contrôle d'un Groupe d'usines et de sociétés de vente installées en France, en Belgique, en Suisse, en Afrique du Nord, d'où les produits Guigoz rayonnent, par le canal d'une série d'agents répartis dans le monde entier. Ce qu'il y a de plus frappant peut-être dans «cette firme villageoise aux ramifications internationales», c'est qu'elle a su rester fidèle au souvenir de son fondateur et conserver, malgré son extension, le caractère d'une véritable maison, la Maison Guigoz.